

DOSSIER DE PRESSE

ARCHEOLOGUES A ANGKOR
Archives photographiques de l'Ecole française d'Extrême-Orient

10 septembre 2010 > 2 janvier 2011



Musée Cernuschi
7 avenue Vélasquez
75008 – Paris
Tél : 01 53 96 21 50

Communication
Maryvonne Deleau
maryvonne.deleau@paris.fr
Tél : 01 53 96 21 73

Introduction

C'est un grand privilège pour le musée Cernuschi de présenter au public les archives photographiques de l'Ecole Française d'Extrême-Orient à Angkor et le patient travail de restauration des temples mené par les équipes d'archéologues français et cambodgiens.

En effet, l'Ecole Française d'Extrême-Orient, l'une des institutions orientalistes les plus prestigieuses, mène une action exemplaire depuis 1907 pour ressusciter le site d'Angkor, l'une des grandes métropoles d'Asie envahie par la jungle depuis son abandon au XVI^e siècle.

Les différentes périodes qui ont marqué le site d'Angkor, sont ici évoquées au travers de 108 photographies (1860-1960) des temples avant leur dégagement, alors que des arbres immenses enserraient sanctuaires et reliefs, puis durant et après leur restauration.

Trois bâtiments sont plus particulièrement étudiés : Banteay Srei (premier temple relevé par anastylose* dans les années 30), le Baphuon, temple montagne monumental remonté par les Français depuis 1943 et chantier titanesque (300 000 blocs de pierre déposés) qui s'achèvera en mars 2011, ainsi que Neak Pean, temple entouré de bassins à la restauration déjà ancienne mais spectaculaire.

L'exposition comporte également quelques documents concernant la présence des archéologues français à Angkor et deux appareils permettant aux visiteurs de visionner des plaques stéréoscopiques. Un effort pédagogique particulier permet au public de se familiariser avec l'histoire de l'empire Khmer au travers des grandes fondations impériales.

« **Angkor, l'aventure du Baphuon** » documentaire (52') de Didier Fassio** est projeté gratuitement tous les matins à 11h30, dans la salle de conférences (1^{er} étage) du musée.

Cette exposition s'inscrit dans le cadre du *Mois de la Photo à Paris, novembre 2010* et trouve un écho contemporain dans la série de Bernard Faucon, « Le plus beau jour de ma jeunesse » réalisée en partie au Cambodge, sur le site d'Angkor.

Entre 1977 et 2000, Bernard Faucon a organisé dans vingt lieux du monde, une fête d'une journée à laquelle, chaque fois, cent jeunes ont été conviés, chacun muni d'un appareil photo jetable. Bernard Faucon retrouve à travers cet instantané de la jeunesse du monde, vingt ans après, l'ambiance ludique et festive, le bonheur retrouvé, de ses premières mises en scène photographiques.

* anastylose : procédé qui consiste à reconstruire les bâtiments comme des jeux de construction géants

** coproduction CinéTévé-EFEO-C.tout com !International avec la participation de France 5 - 2009)

L'École française d'Extrême-Orient

L'École française d'Extrême-Orient (EFEO), fondée en 1900 à Hanoi, est un établissement relevant du ministère français de l'Enseignement supérieur et de la Recherche dont la vocation scientifique est l'intelligence des civilisations classiques et locales de l'Asie, de l'Inde au Japon, au travers des sciences humaines et sociales.

L'EFEO est présente, grâce à ses 17 centres de recherche, dans 12 pays d'Asie. Cette spécificité permet à ses 42 chercheurs-enseignants (anthropologues, archéologues, linguistes, historiens, philologues, sociologues des religions, etc.) d'être sur le terrain de leurs études, d'animer, et d'entretenir dans la durée un réseau de coopérations locales et d'échanges internationaux entre scientifiques orientalistes.

L'EFEO est au centre d'un important réseau de collaborations internationales grâce au Consortium européen pour la recherche sur le terrain en Asie (ECAF), qu'elle a formé en 2007 et qui regroupe une quarantaine d'institutions, au premier plan des études asiatiques en Europe et en Asie.

Les missions de terrain de l'EFEO débouchent naturellement sur des questions touchant au monde contemporain. Les chercheurs s'engagent dans la transmission de leurs compétences. L'encadrement et la formation à la recherche sont activement poursuivis dans les pays où l'École est implantée.

Les technologies les plus performantes au service de la recherche - systèmes d'information géographique, méthodes d'analyse et de datation issues des sciences physiques et biologiques, soutiennent les travaux de l'EFEO qui participe ainsi à un transfert de savoir.

Le siège de l'EFEO à Paris constitue un pôle de documentation important - bibliothèque, photothèque, archives, et un centre de rencontres scientifiques - enseignements, conférences, séminaires, pour de nombreux chercheurs et étudiants.

L'École française d'Extrême Orient et le Cambodge : plus d'un siècle de coopération scientifique

Le Cambodge, où l'École française d'Extrême-Orient a disposé d'une installation permanente de 1907 à 1975, et de nouveau depuis 1990, est le pays d'Asie où l'École a été le plus constamment présente depuis sa fondation.

L'EFEO se consacre à la connaissance de l'antiquité khmère, à l'étude et à la protection du patrimoine et poursuit sa vocation jusqu'à la prise de pouvoir par les Khmers rouges. Présente à nouveau au Cambodge depuis le mois de juillet 1990, l'EFEO travaille désormais dans le cadre de la Convention de coopération franco-cambodgienne signée le premier mai 1994.

La réouverture du Centre EFEO de Siem Reap a lieu en juillet 1992 ; le site d'Angkor est inscrit en décembre de la même année sur la liste du Patrimoine mondial de l'Unesco sur la base d'un dossier préparé par l'EFEO. En 1993, la reprise des travaux de restauration à Angkor, interrompus par la guerre, est effective. Elle débute par la restauration des Terrasses royales en 1994 et le chantier du temple montagne du Baphuon. Ce dernier s'achèvera en 2011. L'EFEO mène par ailleurs l'inventaire des dépôts de la Conservation d'Angkor qui regroupent des milliers de statues et de stèles inscrites (en 1992). Elle entreprend également de nombreux nouveaux programmes de recherches archéologiques : à Angkor Thom depuis 1996 et sur le territoire angkorien à partir de 2000.

Au-delà d'Angkor, un inventaire cartographique de l'ensemble des sites archéologiques du monde khmer permet une nouvelle lecture de l'espace, de l'économie et de développement urbain et culturel du Cambodge ancien.

Par ailleurs, les travaux sur les langues de la famille môn-khmère constituent une contribution essentielle à la préservation de ce patrimoine intangible.

À ces divers travaux scientifiques unissant les techniques les plus modernes et des enquêtes de terrain, s'ajoute depuis 1990 le sauvetage des bibliothèques monastiques (Fonds d'édition des Manuscrits du Cambodge). L'atelier de restauration du musée national de Phnom Penh se consacre à la restauration des œuvres d'art khmer en grès, et à la formation de personnels locaux, qui aujourd'hui jouent un rôle déterminant dans son fonctionnement.

Des programmes plus récents concernant les lieux saints du Cambodge ancien (mission archéologique à Koh Ker) s'insèrent également dans la longue histoire des activités de l'EFEO sur place tout en développant des problématiques nouvelles.

L'ensemble des très nombreuses données et archives de l'EFEO concernant le monde khmer constitue l'objet d'un fonds numérique intégral, le programme *Espace khmer ancien* actuellement en cours d'élaboration et consultable en ligne à partir de 2011/2012.

L'engagement historique de l'EFEO au Cambodge se poursuit aujourd'hui par le développement d'outils d'aide à la recherche les plus modernes.

Grandes étapes historiques et monuments particulièrement traités dans l'exposition

Du I^{er} au VI^e siècles, les sources chinoises et l'archéologie attestent l'existence dans le sud du Cambodge et dans le bassin du bas Menam, d'une entité politique liée au commerce maritime. Au VII^e siècle, le centre du pouvoir paraît se déplacer plus au nord.

Au début du IX^e siècle, de nouvelles techniques d'irrigation permettent à des souverains énergiques de mettre en valeur une vaste plaine au nord du Grand Lac. Celui-ci, chaque année, reçoit les eaux excédentaires du Mékong, triplant sa surface et fertilisant de vastes étendues de terre.

Dans cette région, le site d'Angkor fut privilégié par la majorité des souverains pour y installer leur capitale. La ville fut ainsi le centre d'un empire qui, au moment de sa splendeur, aux XI^e-XIII^e siècles, couvrait un territoire beaucoup plus vaste que le Cambodge actuel. À partir de 1431, la ville fut peu à peu abandonnée malgré sa réoccupation au XVI^e siècle par la cour et retourna à la jungle.

Les découvreurs occidentaux

L'explorateur Henri Mouhot arriva à Angkor en janvier 1860 ; il y passera trois semaines à visiter, écrire et, c'est la grande nouveauté, dessiner. La description de Mouhot est bien plus précise que celle de tous ses devanciers. C'est en définitive par le truchement de gravures figurant Angkor Vat et la statue du Roi lépreux que l'Europe va découvrir visuellement l'architecture du Cambodge ancien et sa statuaire. Cependant, le dessin devient surtout l'instrument des levés architecturaux et des restitutions – voir les beaux travaux de Lucien Fournereau – tandis que simultanément on voit apparaître dès le début du xx^e siècle des artistes dont les œuvres ne se veulent plus de fidèles illustrations mais la traduction d'une réelle émotion esthétique. Ainsi Jean Commaille (1868-1916), le premier conservateur d'Angkor qui est aussi peintre à ses heures, dont les tableaux nous montrent des monuments khmers dans le style des écoles picturales de son temps.

Le dernier stade de la découverte d'Angkor par l'image est celui de la photographie. Les choses commencent dès 1866 avec la venue d'un Écossais, John Thomson. À partir de là, on peut dire que la photographie ne quitte plus Angkor. C'est celle des touristes aux idées parfois extravagantes, tel le frère du cinéaste Méliès, qui, vers 1916 aurait fait abattre le grand arbre du sommet duquel il avait pris une splendide photographie du Bayon saisi par la forêt. Mais la photographie participe aussi à la découverte scientifique d'Angkor. Au début du xx^e siècle, c'est la couverture des bas-reliefs du Bayon par Henri Dufour et Charles Carpeaux, suivie de celle des bas-reliefs d'Angkor Vat. En 1932 un nouveau stade est franchi avec l'utilisation de la photographie aérienne par Victor Goloubew ; une cinquantaine d'années plus tard, l'irruption de la photographie satellite bouleverse les méthodes de prospection. Entre-temps Luc Ionesco, attaché dans les années 1960 au Centre EFEO de Siem Reap, montrait l'image qu'un grand photographe pouvait donner d'Angkor.

Hindouisme et bouddhisme

Les souverains khmers se réclamèrent de deux religions originaires de l'Inde, l'hindouisme et le bouddhisme rapidement acclimatées avec une certaine fidélité –au moins apparente- aux origines indiennes, malgré l'introduction d'éléments religieux autochtones. Toutes deux prêchent le moyen d'échapper au cycle causal, à l'origine de renaissances infinies (métempsychose).

L'Hindouisme

Héritier des antiques cultes védiques, l'hindouisme se forme aux alentours de l'ère chrétienne. Des trois grands dieux, Brahmā, Śiva et Viṣṇu, seuls les deux derniers sont l'objet d'un culte diversifié. Śiva, personnalité complexe, réside dans l'Himalaya. Ascète par excellence, il est le maître des techniques psycho-physiologiques du yoga et inspire aux sages les textes sacrés. Malgré une iconographie protéiforme, ses temples abritent le plus souvent une représentation du dieu sous la forme du linga, un symbole phallique à l'origine. La prépondérance du sivaïsme, au moins au niveau des pratiques royales, est manifeste. La plupart des souverains khmers assirent leur pouvoir sur un système politico-religieux, accordant une place privilégiée au rituel d'hommage au linga au sommet de temples d'État pyramidaux (les fameux « temples-montagnes »), symboles de la demeure du dieu dans l'Himalaya.

Viṣṇu, quant à lui intervient par ses descentes salvatrices (avatar) dans le monde lorsque celui-ci est en danger. Au nombre traditionnel de dix, ces incarnations juxtaposent d'anciens cultes autochtones et des héros divinisés. Kṛiṣṇa, prince de Mathurā, et Ramā, prince d'Ayodhyā, sont les plus connus.

Au début du XI^e siècle, Suryavarman II fait édifier Angkor Vat, le premier temple-montagne consacré à Viṣṇu soulignant ainsi l'attachement personnel du souverain à ce dieu.

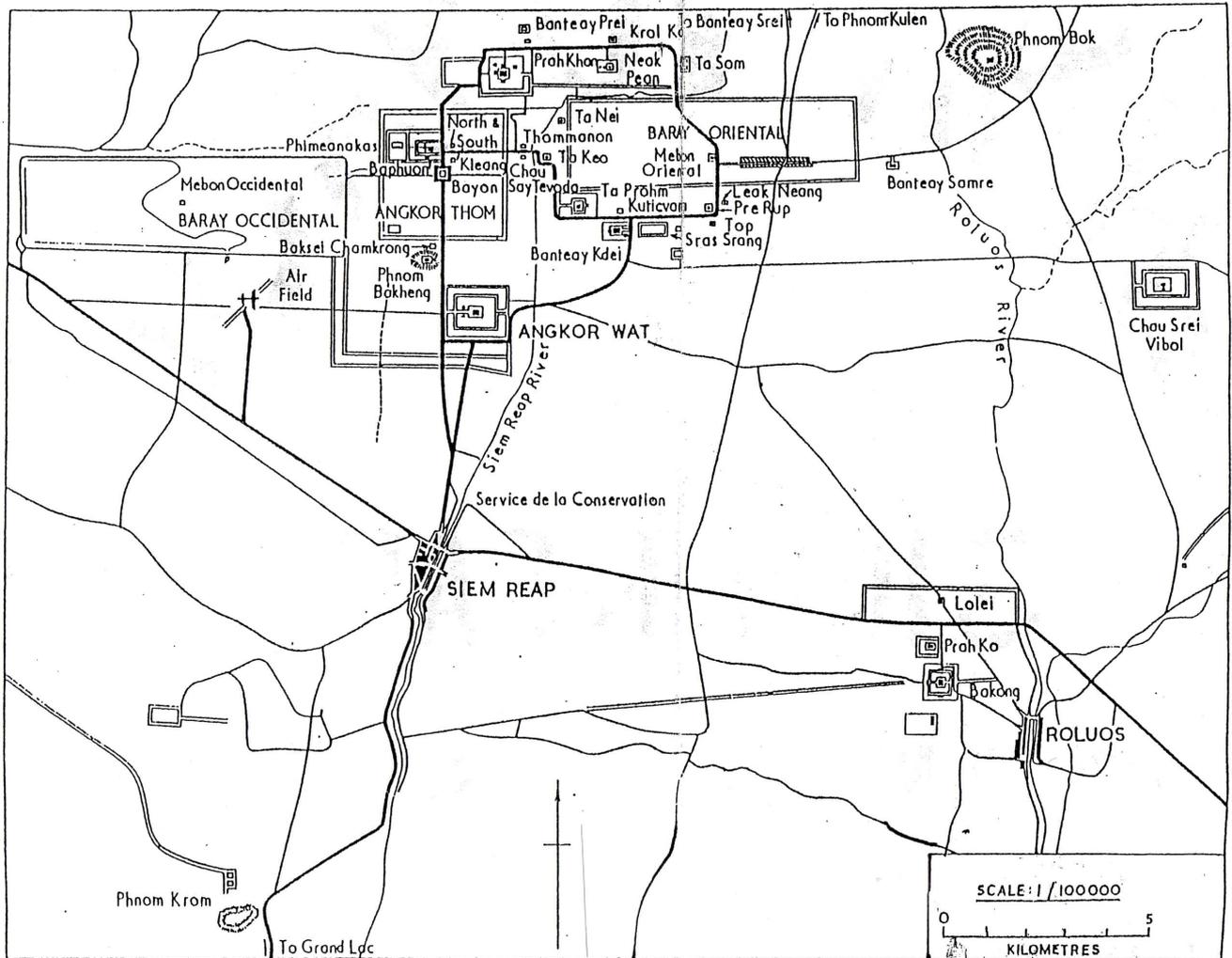
Le Bouddhisme

Créé VI^e siècle avant J.-C. et dérivé à l'origine de courants ascétiques du brahmanisme, le bouddhisme se transforma peu à peu en religion à part entière. Ses deux grands courants, Theravāda et Mahāyana, sont attestés en pays khmer dès le VI^e siècle. Jayavarman VII (1182-1219) choisit le Mahāyana (« Grand véhicule), un courant piétiste, comme religion d'État, devenu ainsi le fondement d'un système politico-religieux de l'empire, notamment au travers du culte de Lokeśvara (*alias* Avalokiteśvara). Parallèlement, des statuettes de bronze et des reliefs (temples de Pimai) attestent la présence du bouddhisme ésotérique (Vajrāyana).

Cependant, un esprit de tolérance généralement très marqué conduit à mettre tout ces cultes au service du pouvoir royal.

A partir du XV^e siècle, c'est le Theravāda (« doctrine des Anciens » et « Petit véhicule »), seule école subsistante du bouddhisme ancien, qui devient l'unique religion du royaume cambodgien.

La région d'Angkor



Jayavarman II (802 – vers 835)

Le roi Jayavarman II ouvre l'époque « angkorienne ». Il est né vers 750 dans une famille khmère vivant dans le pays de Java – nom probable d'un petit royaume de la péninsule malaise. Il rentra au Cambodge vers 770 et s'installa dans le sud-est du pays. Remontant le Mekong, il conquiert la région de Prei Veng, puis de Sambor du Mékong. Après un passage probable à Vat Phu (Laos), il partit vers l'ouest le long des monts Dangrek pour parvenir dans la région d'Angkor. Il s'installa à Hariharālaya (groupe de Roluos), un petit royaume déjà ancien. De là, après de nombreuses conquêtes, Jayavarman II repartit vers le nord-ouest et tenta enfin de construire une nouvelle capitale qu'il nomma Amarendrapura, dont on ignore encore l'emplacement. Puis il s'installa sur les monts Kulen, à une cinquantaine de kilomètres à l'est d'Angkor. Ce site d'un accès peu aisé permettait davantage de se protéger que de gérer un grand empire.

Jayavarman II se fit consacrer en 802 *cakravartin*, « roi des rois des Khmers » au sommet du Phnom Kulen. Les traces de grands travaux qui pourraient lui être attribués viennent d'être découvertes et laissent supposer qu'il a vécu plusieurs années sur le Phnom Kulen.

Puis il revint à Hariharālaya où il régna jusqu'en 835. Son fils Jayavarman III, dont le règne est méconnu, lui succéda dans cette même capitale.

Indravarman I^{er} (877-avant 889)

Le règne d'Indravarman I^{er} ne dura qu'une dizaine d'années mais son œuvre fut remarquable.

On l'a considéré pendant longtemps comme le bâtisseur du temple de Bakong dans la ville de Hariharālaya (groupe de Roluos), mais de récentes recherches ont montré qu'il n'en fut en réalité que le brillant restaurateur, et qu'il y consacra de nouvelles divinités. Il fit surtout remodeler entièrement le temple de Bakong – qui devint son temple d'État – en faisant parementer de grès l'ensemble de la pyramide et augmenter considérablement la superficie du domaine alloué à ce sanctuaire (12 à 63 hectares). Entre l'ancienne douve – datant, comme le temple qu'elle devait ceindre, des environs de 750 – et la nouvelle enceinte, prennent place plus de vingt temples en briques.

Il fit également exécuter d'imposants travaux comme l'aménagement, au moins partiel, du *baray* de Lolei, le premier de ces immenses réservoirs d'eau (de 3.800 mètres par 800 mètres).

En dehors de la région d'Angkor, les inscriptions qui le mentionnent sont rares mais largement dispersées : de la région d'Ubon – première manifestation des rois khmers du Cambodge dans cette région au-delà de la chaîne des Dangrêk depuis la fin du vi^e siècle – jusqu'au sud du Cambodge actuel (Phnom Bayang). Autant de preuves vraisemblables de l'administration d'un vaste empire dont il reste assez peu de témoignages.

Yaśovarman I^{er} (889-910)

Yaśovarman I^{er}, fils d'Indravarman I^{er}, n'était probablement pas le prince héritier désigné. Une guerre de succession semble l'avoir opposé à l'un de ses frères, occasionnant de graves dégâts à la capitale Hariharālaya. Dès 893, année de sa consécration royale, ce roi entreprenant et énergique, à l'œuvre considérable, fit d'abord construire un temple à la mémoire de ses parents et de ses grands-parents maternels au milieu du bassin (*baray*) de Lolei. En même temps, il fit aménager une centaine d'« ermitages » (*āśrama*) en particulier près des temples importants de son empire. On connaît l'emplacement d'une quinzaine d'entre eux grâce aux grandes inscriptions qu'il y a fait graver, depuis Vat Phu (Laos) et Phanom Van (Thaïlande) au nord, jusqu'à la région de Kampot ou de Prei Veng au sud.

Il fit construire les digues enfermant l'eau d'un formidable réservoir, le Baray oriental, mesurant 7500 mètres de long par 1800, près de cinq fois plus vaste que celui de Lolei.

Simultanément, il aménagea la première capitale d'Angkor et fit élever le temple du Bakheng, le temple-montagne d'État aux 108 tours-sanctuaires. Ce travail audacieux consista à araser le sommet de la colline pour permettre la construction du temple.

Yaśovarman I^{er} mourut en 910, laissant son empire à son fils Harśavarman I^{er}, qui régna apparemment sans troubles politiques majeurs. Ce souverain est le commanditaire de la belle petite pyramide du Baksei Chamkrong qu'il fit ériger à la mémoire de ses parents.

Jayavarman IV (928-941) : un roi hors d'Angkor

La plupart des historiens ont fait une mauvaise réputation au roi Jayavarman IV, lui reprochant d'être un « usurpateur ». On lui fait grief ainsi de n'être pas resté à Angkor, alors centre de l'empire khmer depuis une quarantaine d'années. Il est vrai que le site de Koh Ker pour l'implantation d'une capitale paraît être un lieu moins adapté qu'Angkor, bien qu'il soit situé sur une route importante de l'empire, reliant la région du Grand Lac (Tonlé Sap) au site de Vat Phu (Laos).

À Koh Ker, l'avènement de Jayavarman IV est daté de 921, alors qu'il ne monta sur le trône du « roi des rois Kmers » qu'en 928, il est possible qu'il ait été à cette époque, nominalement au moins, le vassal du roi d'Angkor, Harshavarman I^{er}. Seules des fouilles archéologiques pourraient démontrer que le royaume de Koh Ker existait antérieurement.

Consacré « roi des rois Khmers », il demeura dans sa capitale, Koh Ker, où il fit construire la plus haute pyramide du Cambodge en réaménageant le temple Prasat Thom, temple d'État aux dimensions gigantesques. Durant son règne, apparemment pacifique, le site de Koh Ker vit s'élever près de quarante sanctuaires, preuves d'une certaine prospérité.

Il mourut probablement en 940, laissant la place à son fils Harsavarman II dont le règne marque la fin de Koh Ker en tant que capitale. Toutefois ce site demeura actif, au moins jusqu'à la fin du XII^e siècle, puisque Jayavarman VII y fit construire une chapelle d'hôpital.

Rājendravarman II (944-968)

Le roi Rājendravarman monta sur le trône du « roi des rois khmers » en 944 à la suite de la disparition de son cousin germain Harṣavarman II. Il possédait déjà une certaine expérience du pouvoir, en tant que roi de Bhavapura, un royaume, peut-être indépendant, dont le cœur était la vieille capitale de Sambor Prei Kuk, au centre du Cambodge.

Délaissant cette cité comme celle de Koh Ker (capitale d'Harṣavarman II), Rājendravarman revint à Angkor, s'installa sans doute d'abord près du Phnom Bakheng, au pied duquel il fit revivre le temple de Baksei Chamkrong, le transformant en un temple dédié à tous les rois défunts de l'Empire qu'il consacra en 948. Puis il fit construire son temple d'État désigné aujourd'hui sous le nom de Pre Rup, dont les statues divines furent consacrées en 962.

Kavīndrārimathana – ministre et seul architecte dont on connaisse le nom à l'époque ancienne – fut l'artisan du Mebon ainsi que du palais royal, disparu sans laisser de traces visibles. Bouddhiste, cet homme fit construire pour lui-même le petit temple de Bat Chum, puis aménager les digues du Srah Srang – qui sera luxueusement restauré, avec un grand débarcadère, autour de la fin du XII^e siècle. Il mourut en 960, pendant les premiers travaux de Pre Rup, aux plans duquel il participa sans doute.

Un autre des proches de Rājendravarman, Yajñavarāha, passa à la postérité pour avoir fait construire le joli temple de Banteay Srei, dont les divinités furent installées le 22 avril 967, peu avant la mort du roi.

Il semble que Rājendravarman ait été un grand administrateur, qui ait en particulier tenté de réduire en provinces les royaumes qui composaient l'Empire khmer. Ce pourrait être la raison de la révolte qui emporta ce grand roi, en 968.

Ce fut pourtant son fils, sacré sous le nom de Jayavarman V (968-1000), qui lui succéda, non sans difficultés dans un premier temps, mais dont le long règne fut ensuite apparemment pacifique.

Le temple de Banteay Srei

Alors situé en pleine forêt, à une vingtaine de kilomètres au nord-est d'Angkor, au pied des monts Kulen et en bordure de la rivière Siem Reap, Banteay Srei échappe aux premiers inventaires réalisés par Étienne Aymonier (1844-1929) et Étienne Lunet de Lajonquière (1861-1933). Il n'est signalé qu'en 1914 par un officier du service géographique.

Henri Marchal (1876-1970), présent à Angkor dès 1916, directeur du service archéologique de l'EFEO de 1933 à 1937, puis Conservateur d'Angkor de 1946 à 1953, appliquera à Banteay Srei à partir de 1930 la technique de l'anastylose, pour la première fois hors de Java où elle avait été mise au point par l'équipe du Dr. Stein-Callenfels (Service archéologique des Indes Néerlandaises). Le temple sera ainsi démonté dans son intégralité, les blocs numérotés, puis l'ensemble reconstruit tel un jeu de construction géant.

L'enceinte intérieure comprend une salle d'entrée (*mandapa*) communiquant avec la cella centrale. Ce sanctuaire abrite un linga, symbole du dieu Śiva consacré le 22 avril 967 par Yajñavarāha, maître spirituel du futur roi Jayavarman V (968-1000), et par son frère cadet. Le linga du sanctuaire sud fut érigé par Jāhnavī, leur sœur. La tour nord abritait une statue de Vishnu, consacrée par Prīthivindrapandita, probablement l'époux de Jāhnavī.

Le décor sculpté reprend des thèmes apparus initialement quelques décennies plus tôt à Koh Ker, éphémère capitale de Jayavarman IV (921-941) mais leur style renoue avec l'esthétique classique du règne de Yaśovarman Ier (889-910).

L'équilibre des masses architecturales et la perfection de la sculpture font de ce petit temple l'une des créations les plus parfaites de l'art khmer.

Sūryavarman I^{er} (1002 – 1050) et ses fils

La succession de Jayavarman V, mort en l'an 1000 après un long règne apparemment pacifique, posa de graves problèmes. Un premier souverain, Udayādityavarman I^{er}, fils d'un général frère d'une épouse du roi défunt, ne régna qu'un an. Il eut deux successeurs, Jayavīravarman et Sūryavarman I^{er} -d'origine inconnue- qui se firent consacrer durant la même année (1002).

Le premier régnait à Angkor, autour du temple de Ta Keo, le second peut-être dans la région de Battambang, autour du temple de Vat Ek. Après un conflit de neuf ans, Sūryavarman I^{er} sortit vainqueur et devint le seul souverain à Angkor.

Enfin établi à Angkor, Sūryavarman I^{er} semble avoir eu pour premier soin de s'installer sur le site actuel du palais royal d'Angkor Thom ; il délimita une large zone par un mur bordé d'une douve, au centre de laquelle se trouvait la vieille pyramide du Phimeanakas dont il fit réaménager la terrasse supérieure.

C'est vraisemblablement lui qui fit réaliser le grand Baray occidental, bassin plus vaste encore que celui de l'est, puisqu'il mesure 8 kilomètres de long sur 2200 mètres de large. Il fit probablement aussi commencer le temple du Baphuon. Une inscription le célèbre pour avoir aménagé des gîtes d'étape au long des routes.

Il est probable qu'il n'arriva jamais à instaurer qu'un calme précaire dans son empire. Il disparut en 1050 ou peu avant, laissant son trône à l'un de ses fils, sacré cette même année sous le nom d'Udayādityavarman II.

Celui-ci poursuivit la construction du temple du Baphuon, dont la magnifique restauration sera prochainement achevée. On lui doit aussi le temple nilomètre du Mebon occidental, dont on ne connaît que l'enceinte : il fut vraisemblablement consacré d'abord à Śiva, avant d'abriter – sans doute sous le règne d'Udayādityavarman II – la splendide statue de Viṣṇu couché en bronze, figurant le mythe de la création puisqu'il apparaissait dormant sur l'« océan primordial ».

Son frère Harshavarman III lui succéda autour de 1066. Son règne chaotique prit fin avant 1080, avec l'arrivée d'un roi appartenant à une nouvelle famille, Jayavarman VI.

Le temple du Baphuon

Ce temple-montagne imposant marquait le centre de la capitale de Sūryavarman I^{er} (1002 – 1050) et fut achevé par son fils Udayādityavarman II. Ce sanctuaire d'état dépassait en splendeur tous ceux édifiés par les monarques précédents. Ce grand temple sivaïte, au milieu du XI^e siècle le souverain *Udayādityavarman* II avait fait installer un linga d'or, a été transformé sans doute au XVI^e siècle par la construction d'un grand Bouddha couché occupant la façade ouest du second étage. L'approvisionnement du chantier, sans doute l'un des derniers de cette ampleur à Angkor, a été réalisé en transformant les structures du temple sivaïte des origines en une énorme carrière à pied-d'œuvre.

Dès 1908, Jean Commaille entreprit les dégagements initiaux du monument et les premiers travaux. En 1943, un gigantesque effondrement de la face nord emporte en une nuit le quart de la surface de la pyramide. Les parements de grès étaient trop minces et trop hauts pour contenir les masses de sable de l'intérieur de la pyramide.

Un démontage systématique fut entrepris par Bernard Philippe Groslier à partir de 1960. Arrêté en 1971 en raison de la guerre et de troubles civils, le chantier ne reprit qu'en février 1995, selon les vœux des autorités du gouvernement royal du Cambodge et par la volonté conjointe de l'EFEO, du ministère des Affaires étrangères et du ministère de la Culture du gouvernement français. Les modalités ne furent pas simples : la documentation scientifique et technique accumulée durant la première phase du chantier avait été pillée et détruite dans les locaux de l'EFEO en avril 1975, de sorte que le temple était devenu un gigantesque puzzle en trois dimensions apparemment insoluble. Durant ces longues années d'interruption, la végétation avait regagné les parties les plus instables du monument, entraînant un énorme éboulement des deuxième et troisième étages sur le quart nord-ouest du temple.

À l'issue de longs mois passés à identifier les pierres qui jonchaient les abords du temple sur quelque dix hectares de forêt et à tenter de retrouver l'unique moyen de réorganiser ce gigantesque puzzle, les équipes spécialement formées sur le site pour conduire ce projet ont réussi à redonner son lustre d'antan à cet édifice hors normes.

Cette restauration ambitieuse et exemplaire s'achève. L'utilisation de voiles de soutènement en béton armé s'est avérée la solution la mieux adaptée pour répondre aux problèmes d'instabilité posés par l'ouvrage ; enfin, un équilibre historique a été défini dans le cadre d'un parti architectural qui privilégie la restitution des différentes séquences d'occupation et leurs conséquences sur la morphologie du monument d'origine, le temple sivaïte du XI^e siècle.

Les portes (*gopura*) restaurées du deuxième étage, les seuls édifices véritablement épargnés par la refonte bouddhique du XVI^e siècle, présentent également un grand intérêt. Les bas-reliefs qui ornent leurs façades extérieures, témoignage sans doute le plus ancien de ce procédé ornemental à Angkor, ont pu retrouver leur place et permettent de révéler au public les premiers essais d'une technique narrative qui se développera en adoptant des échelles surprenantes à Angkor Vat, au Bayon et à Banteay Chmar.

Sūryavarman II (1113- ca. 1150)

Sūryavarman II restera dans l'histoire comme le constructeur de la ville et du temple d'Angkor Vat, de renommée mondiale.

Cependant, les inscriptions – qui ne mentionnent jamais ni la ville, ni le grand temple – nous présentent surtout ce roi comme un guerrier infatigable, sinon toujours victorieux.

Il monta sur le trône suprême d'Angkor en 1113, l'arrachant à son grand-oncle Dharanīndravarman I^{er}, dans un bref combat au cours duquel ce dernier perdit la vie. Les inscriptions nous apprennent aussi que Sūryavarman II réunit deux royaumes.

Il mena des guerres de conquête au Daï Viet (actuel Vietnam), dont une expédition par terre et par mer en 1128 se solda par un échec.

Sa capitale devait s'étendre au pied du grand temple d'Angkor Vat..

Des sanctuaires de style homogène, comme Banteay Samrè, Thommanon et Chau Say Tevoda sont associés à son règne, ou lui sont plus vraisemblablement légèrement postérieurs, comme c'est très probablement le cas du temple de Beng Mealea, à une trentaine de kilomètres d'Angkor, ou de la ville du Preah Khan de Kompong Svay.

On ne connaît pas l'année de sa mort. Sa succession ne semble pas avoir été simple, son successeur immédiat fut peut-être le roi bouddhiste Dharanīndravarman II auquel succéda probablement un roi Yaśovarman II Vers 1165, ce dernier tomba dans une embuscade préparée par son successeur, Tribhuvanādityavarman.

Jayavarman VII (1182-1219) et ses successeurs.

Jayavarman VII, considéré comme le plus grand roi ayant régné à Angkor, mérite cette réputation par l'amplitude et la qualité de son programme de construction.

Né vers 1145, ce prince fut élevé dans la religion bouddhique et dans le métier des armes. Sa carrière publique débuta longtemps avant son avènement ; en 1165 il était à la tête d'une expédition militaire au Champa lorsqu'il apprit le coup d'Etat contre le roi Yaśovarman II et son assassinat. Il rentra précipitamment à Angkor mais arriva trop tard, l'assassin ayant déjà pris la place du défunt sous le nom de règne de Tribhuvanādityavarman.

Il se retira pendant une dizaine d'années et revint à Angkor en 1177 au lendemain de l'attaque d'Angkor par les Chams et la mort du roi. Il rejeta l'ennemi cham hors des frontières et finalement, conquiert le trône suprême en 1182.

Après avoir maté quelques révoltes internes, il organisa la reconstruction du pays khmer, mena des guerres de conquête aux frontières du pays qui sous son règne atteignit sa plus grande extension.

Il restera dans l'histoire pour son œuvre monumentale. À Angkor, il fit consacrer le temple de Ta Prohm à la mémoire de sa mère. Puis il édifia une ville avec en son centre le temple de Prah Khan, dédié à son père, associée à un grand réservoir (*baray* de 3500 m x 900 m) dans lequel est ménagé l'îlot abritant le temple de Neak Pean. Enfin il créa Angkor Thom, la seule capitale véritablement fortifiée du Cambodge ancien. En son centre, le temple d'état du

Bayon est caractérisé par cinquante-quatre tours ornées de visages colossaux. D'autres sanctuaires furent édifiés sous son règne, entre autres Banteay Kdei, Ta Nei, Ta Som, peut-être commandités par des dignitaires du royaume.

Les principaux complexes religieux qui lui sont attribués en province sont ceux de Vat Nokor, près de Kompong Cham, étape probable sur la route du Champa, et celui de Banteay Chmar, dans le nord-ouest du Cambodge, appartenant sans doute à sa famille paternelle.

Il fit installer 102 nouveaux hôpitaux dans tout l'empire, chacun accompagné d'un temple au Buddha guérisseur. Améliorant les infrastructures routières existantes, il fit ériger de loin en loin des temples appelés « maisons du Feu », marquant l'emplacement de gîtes d'étapes.

Le temple de Neak Pean

Construit à la fin du XII^e siècle sous Jayavarman VII, Neak Pean fait partie des monuments satellites de Prah Khan. Cependant sa composition et son symbolisme lui confèrent une place à part dans ce vaste ensemble.

Ce monument constitue une île construite au centre du bassin-réservoir de belle taille qu'est le *baray* établi dans l'axe de Prah Khan. Il se présente comme une classique tour à faux étages, et se dresse sur un socle lotiforme ceint par les deux serpents aux queues entrelacées qui ont donné son nom au monument (Neak Pean, litt. « les serpents liés »), placé au centre du bassin carré qui occupe le centre géométrique de l'île. Dans ce bassin se trouve la statue appareillée d'un cheval au corps duquel s'agrippent des hommes.

Ce bassin central est cantonné aux points cardinaux par quatre autres bassins également carrés mais plus petits, à chacun desquels il est relié par un système de conduites et de gargouilles abrité par des chapelles.

Le monument est remarquable par son symbolisme multiple. Ainsi, l'ensemble constitué par les cinq bassins parementés est la représentation bien connue dans la littérature bouddhique du lac mythique Anavatapta (« toujours frais ») situé dans l'Himalaya, source des quatre grands fleuves qui irriguent l'Asie. À Neak Pean, chacun d'entre eux jaillirait du bassin central vers un des plus petits bassins grâce au système hydraulique qui traverse les chapelles. Les images de cul-de-jatte et autres béquillards figurés au pied d'Avalokiteśvara sur les frontons des chapelles montrent à l'évidence que l'on prêtait des vertus purificatrices et thérapeutiques à ce lieu saint.

L'îlot central où se trouve la tour, quant à lui, figure le Jambudvīpa, continent central de l'univers vers lequel le bodhisattva Avalokiteśvara sous la forme du cheval Balāha transporte ses fidèles, les arrachant ainsi aux démons qui, les ayant séduits, se préparaient à les dévorer.

Le temple est également un instrument pour placer l'irrigation de la région d'Angkor sous le contrôle symbolique de son dieu tutélaire. En effet il constitue un « nilomètre » grâce à un système de siphon qui fait monter l'eau dans le puits du massif central au fur et à mesure que s'élève le niveau de l'eau dans le *baray* : lorsque ce dernier est suffisamment plein pour permettre l'irrigation, l'eau du puits central jaillit de la statue placée dans la cella de la tour ; sortant de cette cella, elle ruisselle alors vers le bassin central dont le niveau monte jusqu'à ce qu'il se déverse par les gargouilles vers les quatre bassins périphériques, à l'instar des quatre grands fleuves...

Les fonds photographiques de l'EFEO

Les archives photographiques de l'École française d'Extrême-Orient sont exceptionnelles par leur richesse documentaire (archéologie, architecture, épigraphie, ethnographie, sculpture...). Elles regroupent plus de 100 000 clichés, pris dès la fin du 19^e siècle par les premiers membres de l'École qui était connue à l'époque sous le nom de Mission archéologique permanente de l'Indochine. Conséquence de ce passé de l'institution, les fonds les plus importants concernent le Cambodge, le Vietnam et le Laos.

Néanmoins l'EFEO est aujourd'hui implantée dans 17 pays d'Asie ; sa photothèque possède des collections importantes sur l'Inde, la Thaïlande, la Birmanie, la Chine... Les documents photographiques les plus anciens sont les 9900 plaques de verre au gélatinobromure d'argent, dans leur grande majorité stéréoscopiques, des fonds Louis Finot, Henri Parmentier, Henri Marchal, Jacques Bacot, George Cœdès et Charles Batteur.

Au fil des ans, la photothèque s'est enrichie régulièrement grâce aux dépôts des chercheurs et aux dons. Ces photographies, témoins d'un passé disparu et des recherches actuelles, ont un intérêt scientifique majeur.

Les auteurs des photographies :

John Thomson (Edinbourg, 1837 – Edinbourg 1921) est considéré comme un pionnier du photojournalisme. Il va parcourir la Chine et l'Indochine à partir de 1862, rapportant de très nombreux clichés. Ceux d'Angkor, notamment, le rendront célèbre à la suite de la publication en 1867 de : *Antiquities of Cambodia : a series of photographs taken on the spot* et, en 1877 à Paris, de *Dix ans de voyages dans la Chine et l'Indo-Chine*.

Louis Finot (Bar-sur-Aube, 1864 – Toulon, 1935), après des études à l'École des chartes et de sanskrit à l'École des hautes études, est nommé directeur de la Mission archéologique de l'Indochine, fondée en 1898 par Paul Doumer. Devenue École française d'Extrême-Orient, il en occupe le poste de directeur à plusieurs reprises jusqu'en 1930, tout en poursuivant ses travaux scientifiques sur l'épigraphie khmère et en assurant un enseignement d'histoire et de philologie indochinoise à l'École pratique des hautes études et au Collège de France.

Henri Parmentier (Paris, 1871 – Phnom Penh, 1949), entré en 1891 à l'École des Beaux-arts de Paris (section architecture) débute en archéologie en réalisant une restitution du temple de Saturne-Ball à Dougga pour le service d'architecture de la ville de Tunis. En 1900, nommé architecte à l'EFEO, il se consacre à l'étude et à la sauvegarde des monuments *cham*. En 1904, devenu chef du service archéologique, il effectue sa première mission à Angkor et désormais consacre la majeure partie de ses travaux scientifiques à l'art khmer. Il assurera par deux fois la direction, par intérim, de l'École.

Henri Marchal (Paris, 1876 – Siem Reap, 1970), diplômé de l'École des Beaux-arts de Paris (section architecture, atelier de Gaston Redon), est nommé, en 1905, inspecteur des bâtiments civils du Cambodge, et s'installe à Phnom Penh. En 1910, il devient conservateur-adjoint du musée de l'École (Musée national de Phnom Penh de nos jours), responsable de la nouvelle section des antiquités khmères. Henri Marchal prend la direction de la conservation

d'Angkor à la suite du décès de Jean Commaille, en 1916. Sa vie et sa carrière seront désormais liées au Cambodge et à l'EFEO.

Charles Batteur (Paris, 1880 – Paris, 1932) est inspecteur des Bâtiments civils au Laos lorsqu'il est détaché, en 1919, à l'EFEO en tant qu'inspecteur du service archéologique. Deux ans plus tard, il est nommé membre permanent de l'École. A Vientiane, il est chargé de la restauration du Vat Sisaket. Puis, il occupe les fonctions de conservateur par intérim du groupe d'Angkor d'août 1920 à janvier 1922, période pendant laquelle il se consacre au dégagement du temple de Banteay Kdei. Par la suite, il est affecté à Hanoi pour effectuer la restauration des pagodes du Van Mieu et du Mot Cot. Parallèlement, il enseigne l'architecture à l'École des Beaux-arts de l'Indochine de Hanoi, et participe à la construction du musée de l'EFEO (aujourd'hui le Musée d'histoire du Vietnam). A partir de 1930, il dirige la Conservation des monuments historiques de l'Annam-Tonkin.

Bernard-Philippe Groslier (Phnom Penh, 1926 – Paris, 1986), fils de George Groslier, le fondateur de l'École des arts cambodgiens. Après des études d'histoire, d'histoire de l'art, d'ethnologie et de khmer, Bernard-Philippe Groslier entre au CNRS. Il en est détaché en 1958 auprès de l'EFEO et s'installe alors à Siem Reap. Devenu en 1959 conservateur des monuments d'Angkor et directeur des recherches archéologiques de l'EFEO, il s'entoure de spécialistes qui vont l'aider à développer considérablement les activités de la Conservation d'Angkor et à mener des travaux de grande envergure. Lorsqu'en 1973, sous la pression des événements politiques, il doit quitter le Cambodge, il entreprend de nombreuses prospections qui le conduisent en Thaïlande, en Malaisie et en Birmanie.

Luc Ionesco (Paris, 1934 – Paris, 1977) photographe professionnel pendant plusieurs années au mensuel *Réalités*, travaille à l'EFEO de 1962 à 1966. Basé à Siem Reap (Cambodge), il réalise entre autres la couverture photographique complète des temples d'Angkor Vat et du Bayon ainsi que campagnes de photographie aux musées de Phnom Penh et de Battambang. Il effectue également une mission de plusieurs semaines en Inde du sud.

Bernard Faucon : le plus beau jour de ma jeunesse

Né en Provence en 1950, Bernard Faucon, après des études de philosophie et de théologie, fut l'un des premiers artistes à explorer l'univers de la mise en scène photographique. Son œuvre, commencée en 1976 et volontairement suspendue en 1995, s'articule en sept grandes séries de « fictions vraies ».

En 1996, il décide de suspendre sa production personnelle d'images et de 1997 à 2000, il organise dans vingt pays du monde, une fête à laquelle cent jeunes par pays ont été conviés, chacun muni d'un appareil photo.

Avec les milliers de photographies récoltées lors de chaque fête, Bernard Faucon crée « Le plus beau jour de ma jeunesse ».

Du Maroc au Japon, de la Birmanie à Cuba, du Cambodge à la Suède, de l'Allemagne au Brésil, de Java à Moscou... Bernard Faucon évoque à travers cet instantané de la jeunesse du monde, vingt ans après, l'ambiance ludique et festive, « le bonheur retrouvé », de ses premières mises scène photographiques. « Cela n'a rien à voir avec un stage photo : on photographie ce qu'on aime, les bons moments de bonheur ».

« Avec ce plus beau jour, j'ai découvert un versant de la photographie qui m'était inconnu, je suis passé de la production de dix images en une année (il me fallait deux à sept jours pour réaliser chacune de mes mises en scène) à celle de deux à trois mille en une seule journée. C'est le sursis que je me suis donné après ma décision d'arrêter la photographie, la façon que j'ai trouvé de prolonger le plaisir, le cérémonial qui a toujours accompagné la fabrication de mes images : la fête, la jeunesse, l'illusion du temps retrouvé. L'objectif a seulement changé de mains ».

Une exposition de 350 photos a été présentée de septembre à novembre 2000 à la Maison Européenne de la Photographie. Elle a fait l'objet de deux publications, l'une de 400 photos aux Editions de l'Imprimeur, l'autre intitulée « La plus belle route du Monde », sorte de version subjective du « Plus beau jour de ma jeunesse » est parue aux éditions POL..

En écho avec les photographies anciennes de l'EFEO, Bernard Faucon a sélectionné pour le musée Cernuschi, quelques unes des prises de vues effectuées au Cambodge, sur le site d'Angkor.

INFORMATIONS PRATIQUES

Visites commentées de l'exposition

Tous les mardis et jeudis à 14h30
Tous les samedis à 15h
Le dernier dimanche de chaque mois
Durée 1h30 - sans réservation
Tarif 4,50€ + entrée exposition

Conférences thématiques

La fabuleuse histoire d'Angkor

Le mardi 21 septembre à 13h
Les mardis 5 et 19 octobre à 13h

De l'usage photographique dans les études historiques : l'exemple d'Angkor

Les mardis 9 et 16 novembre à 13h
Les mardis 7 et 14 décembre à 13h

Découverte de l'Asie par les photographes du XIXème et du XXème siècle

Les vendredis 5 et 19 novembre à 13h
Les vendredis 3 et 17 décembre à 13h

Premier regard sur l'exposition

Les mardis et vendredis à 12h30
Durée 30 minutes - sans réservation
Tarif exposition

Retour aux sources

Episodes du Mahābhārata et Rāmāyana, lus par Manuel Weber
Les samedis 9 octobre, 13 et 20 novembre, 11 décembre à 16h30

Angkor, l'aventure du Baphuon

Réalisation, Didier Fassio
Tous les jours à 11h30 (52')
coproduction Cinétévé-EFEO-C.toutcom !
International avec la participation de France 5 – 2009)

Commissaires de l'exposition

Isabelle Pujol, responsable de la photothèque de l'EFEO
Gilles Béguin, conservateur général et directeur du musée Cernuschi

Communication

Maryvonne Deleau
Maryvonne.deleau@paris.fr
Tel : 01 53 96 21 73
Fax : 01 53 96 21 71

Musée Cernuschi

7, avenue Vélasquez, 75008 Paris
Tel : 01 53 96 21 50
Fax : 01 53 96 21 71
www.cernuschi.paris.fr

Accès

Métro : ligne 2 et 3 (Monceau, Villiers)
Bus 30 et 94 : arrêt Courcelles /Malesherbes
Bus 84 : arrêt Ruysdael/Monceau

Horaires et jours d'ouverture

ouverte tous les jours de 10h à 18h
Sauf lundis et jours fériés (fermé les 4 avril, 1^{er}, 8, 13 et 23 mai)

Tarifs

Plein tarif : 7 €
TR1 : 5 €
TR2 : 3,50 €
Gratuit pour les moins de 14 ans

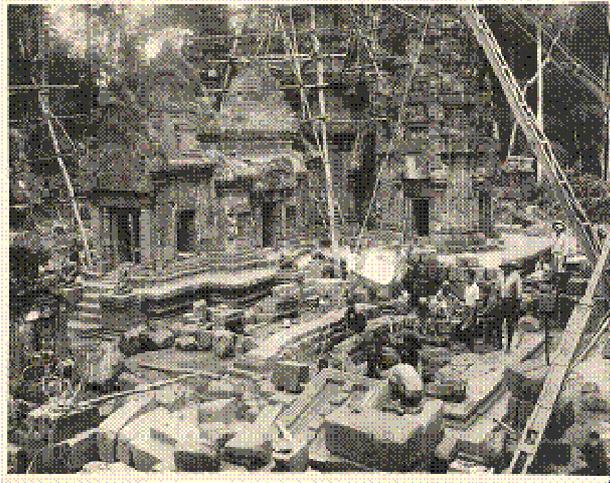
Catalogue de l'exposition

Editions Paris-Musées-Editions Findakly
148 illustrations – 256 pages
29€



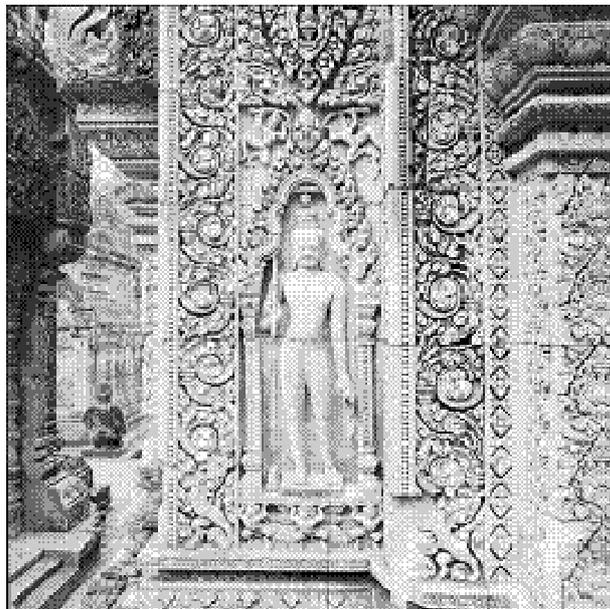
Retrouvez toutes les informations de l'exposition sur votre iPhone grâce à l'application Pixee. À partir d'une photo de l'affiche de l'exposition (dans le métro, dans la rue, sur une publicité, etc.) l'application Pixee vous donne accès à toutes les informations associées à l'exposition : dates, adresse du musée, présentation de l'exposition, interview du commissaire de l'exposition, etc. Cette application est téléchargeable gratuitement sur l'Apple Store.

Visuels disponibles pour la presse



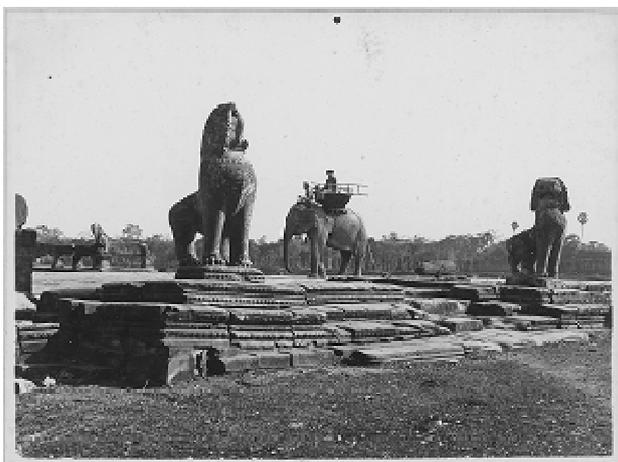
Banteay Srei

Travaux d'anastylose de la bibliothèque nord –
Auteur inconnu - ©EFEO



Banteay Srei

Sanctuaire central, gardien de
porte de la fausse porte ouest
©Luc Ionesco - EFEO



Angkor Vat

Chaussée ouest traversant les douves, perron sud,
lions d'échiffres
Auteur inconnu- ©EFEO



Angkor Vat

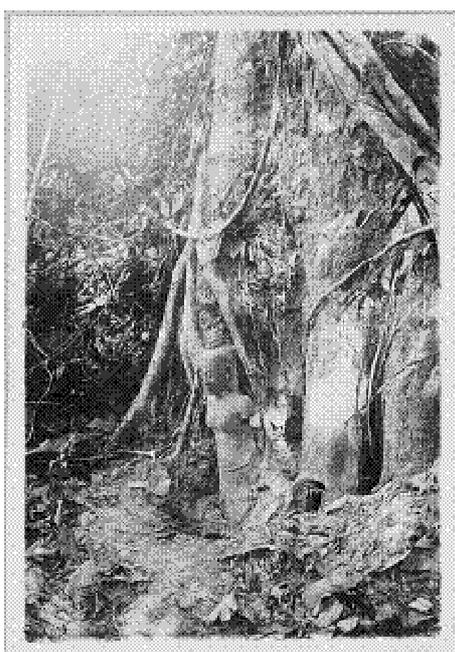
Vue depuis le nord-ouest, moines puisant de l'eau dans les douves

Auteur inconnu - ©EFEO



Banteay Samré

Norodom Sihanouk, roi du Cambodge, accompagné d'un représentant français, pose devant le pavillon d'accès ouest avant-corps est de la première enceinte – auteur inconnu - ©EFEO



Prah Khan Angkor

Découverte d'une statue près du pavillon d'entrée est de la quatrième enceinte

©Léon Fombertaux - EFEO



Ta Prohm

Débroussaillage des ruines

Auteur inconnu - ©EFEO



Prah Khan, Angkor

Entrée latérale nord du pavillon d'entrée
est de la troisième enceinte

Auteur inconnu - ©EFEO



Prah Khan, Angkor

Pavillon d'entrée est de la quatrième
enceinte, face est, passage latéral sud

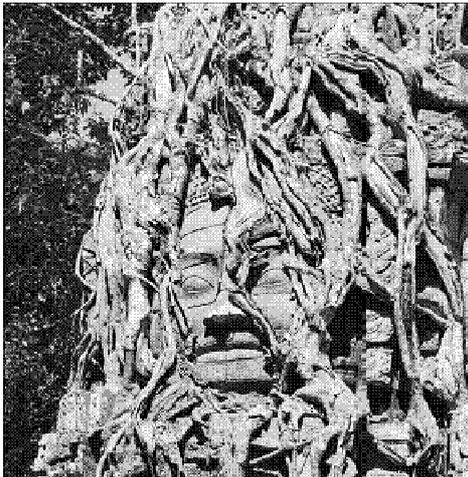
Auteur inconnu - ©EFEO



Neak Pean

Tour centrale, fausse-porte nord avant
dégagement

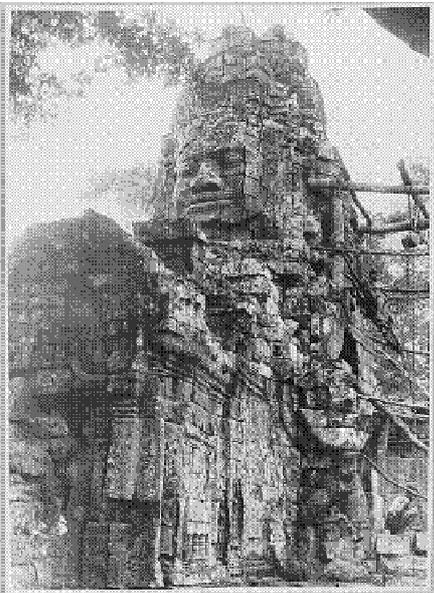
Auteur inconnu - ©EFEO



Ta Som

Pavillon d'entrée ouest de troisième enceinte,
face est

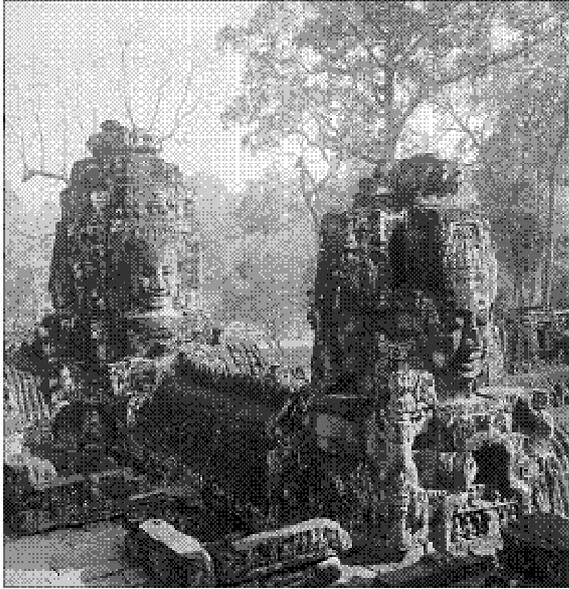
©Luc Ionesco -EFEO



Banteay Kdei

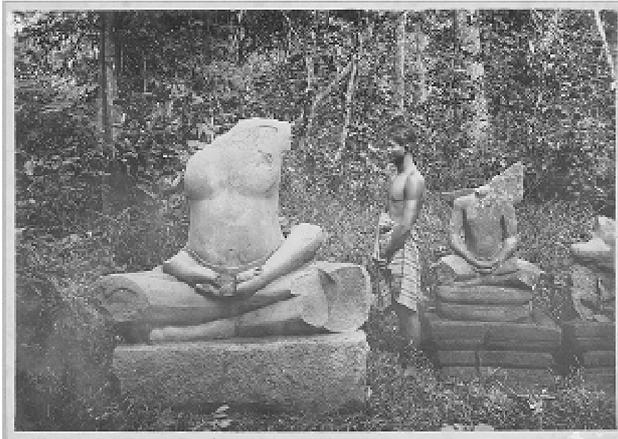
Dépose de l'angle nord-ouest du pavillon
d'entrée est de la quatrième enceinte

Auteur inconnu - ©EFEO



Bayon

Deuxième et troisième étage
©Luc Ionesco- EFEO



Angkor Thom

Terrasse bouddhique non identifiée, statue d'un
bouddha assis en méditation et deux bouddha en
méditation assis sur le *nāga*
Auteur inconnu - ©EFEO

Les visuels transmis sont soumis aux dispositions du Code de Propriété Intellectuelle.
La transmission d'images ne constitue d'aucune façon une cession des droits d'exploitation.
L'éditeur du contenu est seul responsable de l'utilisation faite par lui desdits visuels et de l'appréciation des nouvelles dispositions introduites par la loi du 1^{er} août 2006 modifiant l'article L 122-5/9° du CPI, qui stipule notamment que «la reproduction ou la représentation, intégrale ou partielle, d'une œuvre d'art graphique, plastique ou architecturale, par voie de presse écrite, audiovisuelle ou en ligne, dans un but exclusif d'information immédiate ou en relation directe avec cette dernière, sous réserve d'indiquer clairement le nom de l'auteur » ne peut être interdite par son auteur, lorsque son œuvre a été divulguée.